



Les allées d'arbres, pensées itinérantes

*Recueil de textes écrits par cinq écrivains
résidant en Seine-et-Marne*

SEINE & MARNE
LE DÉPARTEMENT

Préface

En 2017, le Département recevait un prix dans le cadre du concours « Sauvegarde du patrimoine », récompensant ainsi son action en faveur des arbres d'alignement. Un an plus tard, c'est à travers une exposition photos consacrée aux allées d'arbres de Seine-et-Marne, accompagnée de la publication de textes écrits par des auteurs résidant en Seine-et-Marne que nous poursuivons notre action de valorisation. Ces textes, aujourd'hui publiés sous forme de recueil et accompagnées des photos de Pierre L'Excellent, illustrent la diversité de pensées singulières que nous inspirent les arbres. Des pensées singulières, que l'on peut rencontrer au détour d'un canal, d'un chemin, d'une route et qui nous rapprochent d'un paysage familier.

S'engager pour la préservation et le développement des alignements d'arbres, c'est défendre une identité patrimoniale forte, ancrée dans l'histoire de la Seine-et-Marne, mais c'est également un moyen de prendre en compte les enjeux liés à l'écologie et à la biodiversité.

À ce titre, les alignements d'arbres en bord de route constituent un geste d'affirmation de la puissance publique, qui conçoit le développement économique et démographique de la Seine-et-Marne comme une démarche globale d'aménagement du territoire en assurant, dans le cadre d'un projet de paysage, une cohérence et une continuité sur l'ensemble du département.

Bonne lecture !

Patrick Septiers,
Président du Département de Seine-et-Marne

Xavier Vanderbise,
Vice-président en charge des routes,
des transports et des mobilités

Olivier Morin,
Vice-président en charge de la culture
et du patrimoine







Des mots et des fruits

« Alignement d'arbres ». Aussitôt je rameute dans ma mémoire ces allées majestueuses entrevues aux abords de lieux prestigieux, allées de tilleuls centenaires menant à un château, allées de marronniers ou de chênes s'ouvrant sur une belle maison bourgeoise. Je songe aussi à l'élanement des platanes, écorces grises tachetées de vert et de brun, bordant des routes qui mènent au plus près du soleil. Ce sont des images d'arbres puissants, dignes, d'un âge avancé. Leur alignement est parfait, reflet de la volonté humaine d'ordre et de maîtrise. Pourtant, ce qui s'impose à moi ici, tenu au secret comme un talisman dans la paume, comme une photo préservée des atteintes du temps, c'est un alignement minuscule, alignement intime, pour tout dire familial, inscrit dans ma chair. Il m'a façonnée et instruite de la beauté possible du monde. Il m'a fait entrer en poésie alors que je n'avais que cinq ans ou six ans, par l'intercession de petites étiquettes de bois nouées par un fil de fer aux jeunes troncs. Il s'agit d'une longue allée bordée des deux côtés par de jeunes pommiers dodus. J'ai appris à déchiffrer des noms aux résonances prometteuses de saveurs, de parfums, variant au cours des saisons. Fruits et mots poussèrent ensemble, s'unissant de telle sorte que la langue pour moi ne serait jamais abstraite. Je ne souffrirai pas de la séparation du signifiant et du signifié, je resterai toute ma vie sûre du pouvoir de convocation d'un mot.

Transparente de Croncels, Saint-Nicolas, Belle fleur jaune, Reinette clochard, Reinette du Mans, du Canada, Calville Blanc d'hiver, Red delicious, Rambour...

La liste était infinie à mes yeux d'enfant, et mon père, de son écriture calligraphiée, tenait un grand registre de ses plantations. Chaque arbre existait comme une personne, avec sa date de plantation, représenté à l'échelle et dans son alignement exact sur la surface de la page.

Allée enchantée, laissant toute sa place au silence comme aux chants des oiseaux. Pas de bruit de tondeuse à cette époque, mais le sifflement balancé de la faux, le son de la lame aiguisée sur la pierre. Branches mal disciplinées, mêlant leur chevelu juste à hauteur d'enfant. Je devais être à l'époque à peine plus âgée qu'eux. Au printemps

c'était un sentier odorant, piqueté de boutons d'or et du bleu des myosotis que mon père avait semés à la volée. Les fleurs de pommiers s'ouvraient les unes après les autres selon les variétés, délicates, d'un blanc ourlé de rose. Je les dévorais des yeux, sachant qu'on ne cueille pas une promesse de fruits, mais chemin faisant, dans ma contemplation, j'entrais sans le savoir dans le domaine des peintres, je m'initiais à l'art du regard, à celui des artistes japonais aux représentations faites d'un trait d'encre si léger que la vie y circulait encore. Plus tard, il me sera facile de reconnaître la justesse des vergers blancs de Van Gogh ou celle d'une simple branche dans un vase transparent saisie par Manet à la fin de sa vie.

Ce qui a rendu cette première expérience des sens unique, c'est le nouage de la chose et de son nom. Prononcée à haute voix, très vite ou très lentement, en laissant chacune des syllabes imprégner le palais, la litanie des « petits noms » des arbres formait une sorte de poème-comptine. Nommer, c'était déjà mieux voir, c'était entendre, c'était ouvrir un monde agrandi comme bientôt le feraient les livres.

Aujourd'hui, je songe au travail de l'artiste québécois Rober Racine. En 1979, il conçoit *Le parc de la langue française* dont quelques versions préliminaires ont été présentées au Québec, en Allemagne et en France. Pensé comme un jardin botanique, les mots de la langue française sont plantés au sol, avec une étiquette qui les définit. La langue est un jardin paysagé avec ses quartiers de A à Z.

Dans le verger familial aujourd'hui disparu, avalé par la banlieue parisienne, cet alignement de pommiers fut, dans une maison sans livre, ma première bibliothèque !

Françoise Ascal

Une odeur de menthe

Lorsque l'on est passager, en automobile ou en train, traversant des campagnes inconnues, on laisse souvent l'œil divaguer rêveusement sur le paysage et c'est à notre insu, dans une sorte d'attention flottante que l'on déchiffre des messages envoyés par la nature.

Quelque chose s'écrit dans une langue silencieuse à travers les ondulations du relief, le défilé des champs cultivés et des pâturages, les forêts, les pierres, les plantes. Nul besoin d'être géographe ou botaniste. Ainsi arrive-t-il qu'une ligne d'arbres se détache sur fond de prairie. Elle semble émerger d'un creux de terrain, s'étire longuement vers un horizon aussitôt avalé par la vitesse. Cette ligne ne ressemble à aucune autre. Ni clôture, ni marque feuillue d'un chemin de terre. Elle n'est pas tirée au cordeau, elle sinue entre les herbes ou les blés, semble épouser un tracé aléatoire. Sa hauteur variable signale des espèces végétales d'âge et de nature différents. Autant d'indices fugaces qui laissent deviner la présence cachée d'un cours d'eau, rivière ou ruisseau d'eau vive qu'on aimerait aussitôt rejoindre. Trop vite emporté, on ne peut qu'imaginer l'odeur de menthe fraîche, le vol des libellules, la voûte des saules argentés tamisant la lumière, les places secrètes creusées sur la rive dans les racines d'un vieil aulne — bonheur des pêcheurs et des enfants chasseurs de grenouilles.

Les alignements qui bordent les rivières ont ceci de particulier qu'on les saisit sans les séparer de l'eau dont ils se nourrissent. Ils forment un ensemble laissant pressentir les variations du flux, ses sonorités accordées à la morphologie des rives serties de fougères, mousses, roseaux ou balsamines à fleurs pourpres.

Faits d'essences allant du chêne pédonculé, du frêne, du cornouiller au banal bouquet de noisetiers, ils donnent le sentiment de naturel et de liberté (ici, il est facile d'oublier la main qui élague lorsque c'est nécessaire). Ils semblent avoir échappé à la domestication régnante, aux réglementations qui sévissent en tout lieu. Ont-ils obtenu une franchise comme certaines villes au Moyen Âge ? Sait-on même si ces arbres sont nés de main d'homme ou plutôt du caprice des vents déposant

quelques graines sur les rives ? Ils nous emportent dans une rêverie immémorielle, loin du hors-sol où poussent désormais nos légumes, loin de ces graines à durée de vie programmée, interdites de reproduction, confisquées pour le plus grand profit de quelques-uns.

Ils représentent de modestes conservatoires de nature encore ensauvagée, du moins en donnent-ils l'illusion.

Ruisseaux et rivières, arbres ancrés sur leurs rives ont une dynamique propre qui porte au mouvement. Ils sont des invitations à cheminer, comme le philosophe-poète Gaston Bachelard aimait à le faire, en remontant le cours de son ruisseau au pays natal. Au passage, on pourra peut-être reconnaître, au détour d'une boucle miroitante d'iris jaunes, un Corot, un Pissarro ou un Monet... Et le plaisir n'en sera que plus grand.

Françoise Ascal





Le long des routes comme au fond des forêts

En allant de Champagne-sur-Seine vers la Grange-aux-Dîmes de Samoreau, on distingue de loin, au bout du sentier en bordure de l'étang, une ancienne rangée de peupliers, dressés comme de hautes sentinelles.

Lorsqu'on s'approche, on croirait pénétrer dans un conte de fée. Longs fuseaux de branches pointées vers le ciel. Feuilles miroitantes en grande conversation avec le vent, le soleil, les oiseaux et les insectes. Racines qui rampent pour mieux aspirer l'eau souterraine alentour et devisent avec les petites bêtes du sol.

Les peupliers auraient-ils quelque chose à me dire, à moi aussi, quand je passe à leur pied ?

Je les entends murmurer que l'on ne prête pas assez attention à la vie immobile des arbres. Une vie verticale comme celle des hommes, et si intense, si proche... Mais elle nous échappe parce que nous avons perdu la faculté de voir au-delà de nous-mêmes, au-delà des limites de notre épiderme. Toute façon d'être au monde différente de celle que nous avons érigé en modèle nous est devenue étrangère.

L'existence enracinée des arbres ne connaît ni la mélancolie de l'automne, ni le chagrin de l'exil. Ils s'ancrent paisiblement dans les profondeurs de la terre, dans un unique lieu où ils demeurent des dizaines, des centaines, parfois des milliers d'années si on les laisse vivre, et cela sans jamais se disputer la place. Pendant ce temps, les humains se succèdent après s'être agités un bref moment à la surface de la terre, allant par choix ou, plus souvent, par nécessité, d'une route à l'autre, d'une ville à l'autre, d'un continent à l'autre.

Un jour, j'ai entendu battre le cœur d'un arbre, dans la forêt de Yakushima, au sud du Japon, où j'étais partie à la rencontre des cèdres les plus anciens au monde. Mon guide s'est arrêté face à un tronc, a appliqué dessus un stéthoscope tiré de son sac, puis il a ajusté les embouts à mes oreilles et m'a dit : « écoute ». Aucun son ne m'est parvenu. Il a insisté : « écoute encore. C'est un bruit que tu n'as encore jamais entendu. Il est difficile de percevoir ce que l'on ne connaît pas. » Je me suis penchée davantage vers l'arbre, en concentrant toute mon attention, et le chuintement de l'eau montant à l'intérieur du tronc, mêlé

de légers craquements, a fini par se frayer un chemin jusqu'à moi. On aurait dit la pulsation du sang dans des artères, ou les gargouillis d'un estomac. Des sons que l'on perçoit seulement en s'approchant tout près, en posant la tête sur la poitrine ou le ventre d'une personne aimée.

On peut partager intimité et tendresse avec tout être vivant. Il suffit d'écouter attentivement.

Une personnalité différente émanait de chacun des arbres dont nous avons entendu battre le cœur ce jour-là. Je me souviens du tronc couleur caramel et étonnamment doux au toucher d'un *himeshara*, et de l'odeur d'un cèdre de mille ans, crevassé comme le cuir d'un vieux pachyderme. Si je retourne un jour dans la forêt de Yakushima, j'irai les saluer, je collerai de nouveau ma joue contre l'écorce froide et lisse de l'un, le bois gris et rugueux de l'autre.

J'avance à pas lents le long des peupliers alignés, tendant l'oreille à leurs bruissements, et songeant au chaos des forêts à l'autre bout du monde. Par endroits je m'arrête pour poser la main sur l'un ou l'autre tronc de ces patriarches de Seine-et-Marne qui s'élancent droit vers le ciel, immobiles gardiens d'une allée menant vers je ne sais quel invisible et nostalgique château.

Corinne Atlan

Gardiens silencieux de notre mémoire

La voiture familiale, chargée de valises, roule à vive allure sous le dais de branches qui ombrage la route. Tout à la joie du départ en vacances, on est impatient d'apercevoir enfin la mer entre les feuillages. Mais Papa fume en conduisant, et à l'arrière on a mal au cœur. Alors, pour passer le temps, on compte les arbres qui défilent, on se chahute. Les deux bras autour du cou de Maman par-dessus l'appuie-tête, on demande d'un ton câlin : « on arrive bientôt ? »

Vient l'adolescence. Premier baiser dans une allée de marronniers en fleurs. Des vers de Rimbaud qu'on connaît par cœur nous viennent aux lèvres comme un refrain : « On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans / Et qu'on a des tilleuls verts sur la promenade. »

Un jour, on part pour la première fois entre amis, dans le sud de la France. Sur une large avenue bordée de palmiers dont l'éventail de feuilles se balance haut dans le ciel bleu, on se croit à Los Angeles.

Plus tard, lors d'un séjour à Venise, vision fantastique et inoubliable, depuis le vaporetto, de la rangée de cyprès pareils à des flammes noires, s'élançant au-dessus du mur d'enceinte du cimetière de San Michele posé sur l'eau.

Ensuite, on a voyagé beaucoup plus loin.

Sur le Chemin de la Philosophie, la masse blanche vaporeuse des cerisiers en fleurs illustre à merveille la splendeur du printemps japonais.

Il y avait aussi la délicatesse des saules, ponctuant le canal de Kiyamachi et effleurant la surface de l'eau de leurs branches vert tendre.

Et, dans le jardin d'un temple sur les contreforts des Montagnes de l'Ouest, la sérénité d'un rideau d'érables pleureurs. Le vent soulevait comme les coins d'une nappe de brocart les branches chargées de minuscules feuilles couleur fauve.

Dans l'automne finissant, les hauts ginkgos d'or au long des rues de Kyôto rappelaient l'alignement de peupliers des Alyscamps peint autrefois par Van Gogh.

Sans compter la haie d'honneur formée par les grands camélias - là-bas ce sont des arbres -, menant jusqu'à l'entrée

du Pavillon d'Argent. Au cœur de l'hiver japonais, leurs fleurs rouge vif entre les feuilles couvertes de neige donnaient comme un avant-goût de printemps.

Citons encore, sous d'autres cieux, la ligne violette des jacarandas en fleurs, les nuées de chauve-souris suspendues dans leurs branches le soir. La muraille vert sombre des feuillages de néfliers aux troncs grisâtres. La majestueuse allée de poivriers du Jardin des épices de Kandy. La rangée de magnolias géants aux énormes fleurs d'un blanc crème, dans le Jardin botanique de l'université de Grenade...

Partout à travers le monde, des arbres alignés portent ainsi les souvenirs des hommes inscrits dans la profondeur de leur bois, ou gravés sur leur écorce. Quand nous étions enfants, nous les avons escaladés l'été dans les vergers, et l'hiver leur lacis de branches noires a nourri nos terreurs et notre imagination. En avançant en âge, nous avons admiré leur beauté et leur longévité tellement supérieure à la nôtre.

Discrets ou splendides témoins de nos parcours et de nos émotions, ils jalonnent nos vies tout autant que nos routes.

Corinne Atlan





Ils sont si sages, les arbres alignés

Ils sont si sages,
les arbres alignés,
comme des nuages verts
que la nuit affûte,
par simple souci de reconnaissance.

Il y a un arbre qui veille.
C'est la grande solitude
qui fait que tout naît et renaît
sans que l'on sache pourquoi.
Et de veille en veille,
les arbres alignés
réveillent l'indifférence qui est en nous.

On ira voir
les arbres se coucher.
Il y a le petit qui veille au grand
Tout est si simple, si haut,
si humble!
Quand le soleil aura disparu,
nous franchirons la ligne des blés
et le paysan quittera sa moissonneuse batteuse
pour regarder
les arbres s'aligner.

Ce sont les arbres immobiles
qui voyagent.
Et les autos s'arrêtent.
Dernier amour !
Les arbres,
ces beaux passants
toujours amoureux.

Oh ralentissez
c'est nous,
qui faisons vivre la lumière en hiver.

Tout est vert en été
Tout est jaune en hiver
Vert tout ce qui monte et qui descend..
Oh vertige !
Va, féconde l'horizon !

Les arbres, alignés,
jamais ils ne se marchent sur les pieds.

La première fois
que j'ai vu les arbres perdre leurs feuilles,
les nuages se sont changés en oiseaux.

S'élever loin dans les airs,
avant que le ciel ne retombe.
Devenir léger
comme un arbre en automne.

Quand une voiture court en traversant la chaussée,
les arbres alignés font une sentinelle
il n'y a plus de frontière
entre le jour et la nuit.

À Andrezel,
les arbres ont des ailes
et j'avance
comme dans une cathédrale.

Dominique Cagnard





Les arbres veillent sur nous

Sapins fugitifs et mélèzes pris
Pour un instant, passé minuit, dans le rayon de nos phares
En cette folle traversée de contrées éphémères
Dont je ne connais pas le nom, ans lointains

Robert Graves, « Advocates », Collected Poems (1938)¹

Le poète anglais Robert Graves, dans « Avocats », fait de ces alignements d'arbres qu'éclaircit, à toute vitesse, les phares de sa voiture, la nuit, les témoins et les gardiens de ses joies fugitives, des années éphémères. Il est très émouvant de contempler, au milieu d'un champ, ou bien sur la cime d'une colline, effleurant le ciel à l'horizon, un arbre solitaire, grand chêne au tronc épais, aux branches noueuses et sinueuses. Sa silhouette se détache sur le ciel et unit les mondes, de l'ombre souterraine, où se nourrit la sève, à la nuée où les courbes se composent comme un chœur de voix en appelant un autre, en passant par la bruissante frondaison des joies terrestres aux mille couleurs, mille saveurs, – tant de choses à conter. Qui s'en laisserait ?

Toutefois, si vous créez une suite, – comme deux ou trois chats, en enfilade, qui finissent par faire les mêmes gestes, se lécher, se gratter, poser la tête sous le menton et cligner de l'œil jusqu'à s'endormir, font plus d'effet qu'un seul –, le plaisir diffère. Lorsqu'ils s'alignent, au bord des routes, sur les berges des fleuves, les rives des canaux, dans les larges allées des parcs princiers, les arbres soumettent leur fière verticalité à la besogneuse horizontalité de nos voies terrestres. Que l'on se lance sur les routes à la vitesse de l'automobile, comme Graves à Majorque, – ou ailleurs, (sapins et, surtout, mélèzes sont des arbres alpins) –, dans les années 30, et chacun d'eux derrière nous disparaît. Ce que nous ne voyons plus, pour nous n'existe plus, les jours que nous avons vécus, qui tombent comme des bûchettes, surtout la nuit, où pins et mélèzes sont réduits à n'être que spectres d'eux-mêmes, silhouettes sans plus d'épaisseur, qui filent, tombent, s'estompent ; les minutes, les années, tous ces instants qui se précipitent et perdent leur substance au fil de l'oubli.

Vitre baissée, on perçoit le rythme saccadé du plein et du vide, de la colonne et de l'intervalle. C'est un souffle qui s'abolit, puis revient, s'éteint, se ranime, jusqu'à ce que l'allée s'ouvre sur la plaine. Le jour commence à poindre. On a envie de s'arrêter.

1 Traduction d'Anne Mounic

On se retourne. On voit un temple, la juste mesure du péristyle. Ce sera sans doute plus vrai des peupliers, bien alignés au bord du canal, près de Trilbardou, que des platanes ; ce sera plus adapté à la silhouette des jeunes arbres, comme les chênes sessiles de Lumigny. Toutefois, les platanes de Crécy, avec leurs fûts sveltes et élancés, peuvent passer pour de *vivants piliers* avec plus de vraisemblance que ceux qui s'alignent sur la place du marché, à Annot, dans les Alpes de Haute-Provence. Là-bas, les troncs centenaires ont des rondeurs d'éléphants d'Afrique. Leurs boursouflures aux mille nuances les font échapper à la rigueur de la notation musicale. Ils ignorent le solfège et jouent de *la feuille*, comme disent familièrement quelques musiciens amateurs.

Mais nous passons, et ils demeurent. Il faut inverser le regard. Imaginons qu'ils nous observent. Garderont-ils le souvenir de nos émois, ces platanes à feuilles d'érable, centenaires, si nous prenons la Départementale 215 pour aller à Vaux-le-Vicomte ? Ces augustes vieillards nous inspirent le même respect que la tortue éléphantine du Jardin des Plantes, à Paris, dont la longévité peut atteindre cent cinquante ans. L'œil du temps est-il indifférent ?

J'étais née lors de la plantation, en 1990, des érables sycomores à Villeneuve-sous-Dammartin ou de celle, en 1980, des merisiers de Champeaux. Je me souviens que j'ai dessiné dans la collégiale, en 19... Et puis, comme à Coupvray non loin du lavoir, il y a, si parfumés en juin, les *tilleuls verts de la promenade*, qui émeuvent nos dix-sept ans depuis le laps de temps qu'il faut à une tortue pour se faire vieille...

Se souviendront-ils de nous, ces témoins de notre épopée, ces essences multiples, parfois fleuries et parfumées, qui demeurent ? Se feront-ils nos *avocats*, chargés de *nier* que *tout le bien* que nous avons vécu, *est perdu* ? À chaque barre de mesure, négation, bien nette, d'un trait de plume dans la nuit, de ce qui vise à nous abolir. C'est un chœur aux accents puissants qui dresse son chant vers le ciel, un bruissement, un déchaînement dans la tempête, un tendre apaisement sous le soleil. Les pins de Rome, eux, auquel Ottorino Respighi a consacré un poème symphonique, créé en 1924, *Pini di Roma*, gardent, sur l'azur profond des ciels du Sud, leur pleine singularité dans l'alignement. Ils veillent sur de longs siècles d'histoire humaine.

Anne Mounic

Des rangées de parfums

Respiration, ô toi l'invisible poème !
R.M. Rilke, *Les Sonnets à Orphée*.¹

La perception d'une odeur est le commencement d'une
connaissance qui n'arrive jamais à s'achever.

Paul Valéry, *Tel quel*.

Quelques arbres, à leur saison, s'annoncent par leur parfum. On les respire avant de les voir. Ainsi à Coupvray, au mois de juin, en descendant la route qui mène de Chalifert au centre du village natal de Louis Braille, vous percevez tout d'abord une suave senteur. Alors, comme une girouette que le vent étourdit, vous tournez la tête dans tous les sens en rêvant d'apercevoir la source de cette fragrance qui vous ravit. Vous reconnaissez le chèvrefeuille, là, qui court sur la haie, si haute qu'elle dissimule le jardin que, derrière, vous devinez seulement. L'odeur est douce et sucrée, mais elle persiste, plus capiteuse encore, alors que vous avez passé les fines trompes blanches et dorées dansant sur le feuillage avec la grâce des bayadères qui s'alignent, toutes de courbes sensuelles, sur les linteaux du temple du Bayon, à Angkor, au Cambodge et, plus près, à Paris, au musée Guimet. Le prince qui édifia ce temple somptueux, Jayavarnam VII, avait le sens du rythme et du motif puisqu'il répandit son visage, en lignes, en pyramides, en gigantesques amoncellements de pierre, sur le sanctuaire, afin de se rêver divin pour l'éternité. Le lavoir de Coupvray ne possède ni cette grandeur ni cette aspiration, mais les tilleuls qui s'alignent tout près du parc du château exhalent un parfum plus enivrant encore que celui de la feuille de chèvre. Fouineur, l'animal se dresse sur ses pattes arrière afin de brouter les hautes pousses melliflues.

C'est sans doute en comptant sur la douce senteur des fleurs de merisier, au printemps, que furent pensés, en 1980, les alignements de cet arbre, de part et d'autre de la Départementale 215, en allant à Champeaux. Si le merisier, avec ses jolis fruits sauvages et menus, est le Gavroche du cerisier de bonne famille et de ses cerises dodues, rouge sombre ou jaune pâle aux nuées de vermillon, il doit, lui aussi, offrir au nez curieux cette fragrance de miel qui ouvre, au mois d'avril, l'enfilade des bonnes odeurs, lilas, seringas, roses, *et cætera*. Et nous voici au mois de juin, grâce à ces invisibles rangées de senteurs à l'infini du temps.

1 Traduction d'Armel Guerne

Sans compter les poiriers, odeur presque fade, d'une suavité *en mineur*, selon l'expression d'Emily Dickinson, et les pommiers, de miel et légèrement rosés. Il ne faut pas exclure de notre rêverie les rangées d'arbres fruitiers dans les vergers. À Coupvray, auparavant, avant que ne se construise un ensemble de pavillons, on pouvait regagner Chalifert en allant *dans les sentiers, Picoté par les blés*, et en traversant les vergers, poiriers bien alignés. Ce sont des arbres assez droits tandis que les pommiers se tordent, se contorsionnent, trop sensibles aux vents qui les tourmentent. Ils en prennent des formes sculpturales, ces Michel-Ange des coteaux, – non pas celle du *David* de l'Académie, à Florence, élégant et sûr de lui, mais celle des *Esclaves* du musée du Louvre, le captif et le mourant, leur force indomptée par une servitude imméritée. D'un jardin à l'autre, parfois, on pressent, dans l'imparfait alignement des arbres, ici ou là interrompu, le souvenir des anciens vergers, de ces longues perspectives de silhouettes d'une même essence, mais d'une parfaite individualité, chacun reconnaissable à une courbure de la ramure, à un port de bras, comme le dit le vocabulaire de la danse. Les ballerines parfois imitent la palpitation d'ailes des cygnes, – seule et étoile pour le célèbre morceau de Saint-Saëns, ou bien dans l'alignement du corps de ballet, sur la musique de Tchaïkovski. On perçoit le léger tapotement des pointes sur la scène. Le tulle des tutus bruit comme les feuillages sous la brise.

On dit que les fleurs répandent leur parfum afin d'attirer les insectes pollinisateurs. On découvre alors une effervescence lascive dans les rangées d'essences odorantes. Le parfum appelle les vrombissements. Les abeilles et les bourdons montent et descendent comme les notes d'un antiphonaire médiéval. Cela ne cesse, une vraie psalmodie. C'est une jouissance, une ivresse ; un baiser de la bouche, une poursuite d'amour, un cantique à la joie des sens. Les feuillages se découpent sur l'azur dans l'enluminure qui orne le plain-chant. *L'arbre rêve dans l'air d'être une source vive...*, écrivait Paul Valéry. Ainsi, au bord des routes, le long des canaux, dans les parcs, s'étirent ces longues perspectives qui visent, dans leur rythme, à l'illimité. Et n'oubliez pas cette Carmen des talus, le coquelicot, dont à Nemours on tire de suaves bonbons rouges oblongs, qui portent le nom de leur origine. *L'être qui s'émerveille est beau comme une fleur* (*Dialogue de l'arbre*, toujours Valéry).

Anne Mounic





De l'arbre en fleurs à l'arbre mort

Te souviens-tu de ce long silence après l'orage, de cet embrasement ultime, entre le gel et le feu, des nuits anciennes avant le verbe, avant les maux, avant même que l'homme ne prenne racine ?

Toutes ces voix qui murmurent à mon oreille. Tout est vrai et faux à la fois. Routes sans fin d'un paysage perpétuel. Ces chemins qui hésitent entre avant et après.

Une fois perdues, les images ne se laissent plus prendre. En flashback depuis trop longtemps. A force de béton, de chaux et d'acier, elles nous conduisent jusqu'à ce que nous sommes.

La plaine est loin d'épuiser sa peine.

Sans relâche, l'homme taille le territoire, jusqu'à ce que les nervures de l'âme enfantent de leurs ombres.

La Voie Royale, la Nationale 7, la RD 215. Tilleuls, platanes à feuilles d'érables tracent au cordeau la route entre les bourgs et les villes. Qui se souvient encore des balades nocturnes en forêt de Fontainebleau, à Barbizon, dans la clairière du chêne Sully ?

Forêt de Ferrières, au lieu-dit de la Planchette, ce petit pont de bois. Ici, les vapeurs de l'étang ont la couleur du ciel. De l'arbre en fleurs à l'arbre mort, quelle distance nous sépare ? La mousse colore le printemps des pierres alors que les aiguilles des pins sylvestres recouvrent déjà tout un désert de ronces.

Le fleuve est sombre ce matin et la nuit va tomber. Ne pas sombrer au creux de la vague que porte le vent qui se lève. Seul sur ma barque de passage, égaré dans un alignement à peine perceptible, de peupliers, saules et bouleaux centenaires, je songe et regarde un nuage qui s'enfuit au loin.

Aucun arbre ne se ressemble. L'un masque l'autre pour mieux se rejoindre, se confondre à la cime des houppiers majestueux, s'élançant dans la lumière comme les pointes d'une cathédrale à la recherche des êtres égarés.

Il faudrait d'un seul regard entrevoir la plaine, retranchée dans ses quatre coins, entre le gris du ciel et cette terre arable qui court vers la forêt profonde où nul homme ne s'invite.

Le calme est tel qu'un chant y résonne. Un oiseau sur la branche, se pose, s'envole puis disparaît. Sur chaque rive, ont germé les roseaux, les vastes champs de blé. En bordure des grands chemins, une allée de fruitiers nous accompagne aux pieds des fermes oubliées.

Le temps n'efface pas tout.

Au loin, cloches et aboiements de chiens à l'unisson font un tintamarre à faire dégringoler les murs.

Que savons-nous de ces chemins abstraits, de cette énigme où clignotent des étoiles à l'infini ?

Le matin, fenêtres grandes ouvertes, je m'absente, étranger à ce que je vois ou ne vois plus. J'allume ma pipe de Cogolin, me renverse sur ma chaise et me libère de toutes ces pensées qui me poursuivent comme des histoires sans parole.

Ce soir, je retrouverai notre pavillon de banlieue et le jardin clos.

*Une parcelle de nous, de toi et moi
En jachère d'horizon et de lumière.*

Richard Taillefer

Comme des messagers de la mémoire

Les alignements d'arbres donnent une identité, un visage à un territoire. Ils touchent nos cœurs aux quatre coins de la plaine comme des messagers de la mémoire.

Ils se dressent, majestueux, le long des routes de Seine-et-Marne. Implantés pour la plupart depuis plusieurs siècles, platanes, érables, peupliers, tilleuls et même micocouliers nous accompagnent dans le crépuscule des orages noirs arrachés au ciel.

Qu'il s'agisse de chemins de parcs, de voies urbaines ou de routes de campagne, ils triomphent par le don de leur nudité d'âme.

Le regard au-delà des limites du jardin, les allées s'emparent de la campagne environnante comme un drip de Jackson Pollock. Traces de couleurs, ce va-et-vient de signe en signe tels des mots à l'assaut du poème. Chevauchée à bride abattue par-dessus toutes les cimes.

« La notion de « forêt primitive », qu'on applique parfois à certains massifs forestiers qui paraissent en effet de très ancienne origine, mériterait peut-être de se voir passer au peigne fin car j'en sais quelques-unes qui, pour être en effet d'archaïque extraction, n'en ont pas moins été plantées ou reconstituées à date historique, fut-ce au Moyen-Âge. »

Arbres imposés par ordonnance, force à la loi entre domaine public et privé. Symbole du pouvoir, pour signifier au peuple la magnificence, la puissance, la richesse de celui qui les a plantés.

C'était il y a bien longtemps, avant même l'avènement de l'automobile qui entraînera des transformations radicales et fatales de ce patrimoine.

Scarifications en lettres de sang « pour la bonne cause », le visage vêtu de givre, la tête posée sur l'oreiller de la nuit. Il en restera bien un peu de bois blanc étripé de la mâchoire où coulent quatre larmes de suie.

On abat bien les chevaux comme on abat les hommes et les arbres. Alignement d'hommes, alignement d'arbres, au poteau face contre terre. Souvenez-vous du charbon et l'anthraxose sur ce bois où est écrit CHAOS, à cette heure où la miséricorde est faite d'excès et de coupables tortures.

Les politiques de «route qui pardonne» n'ont pas que des conséquences en termes d'abattage. Elles expliquent aussi l'arrêt des plantations. *À l'aube barbare qu'est-il advenu de cet arbre devant ta fenêtre ouverte sur le monde ?*

Horreur somnambule ! Substances chimiques, saumure et détergents déversés pour ronger toute trace de cet humus aussi léger qu'une fleur de sel au printemps.

Après les mangeurs de chair viendra la résurrection comme neige et pluie en mon jardin de cocagne. Au sommet de la voûte les houppiers se rejoignent. Tunnelier de verdure, cathédrale végétale.

La succession des troncs évoque ces colonnades et cette ambiance lumineuse, toute particulière et changeante au gré des heures et des saisons. Le paysage apparaît sous une forme dynamique de tableaux encadrés entre les troncs, de «fenêtres» (autre terme d'architecture). Ni totalement clos, ni lâchement ouvert jusqu'à en perdre haleine à longueur de narine.

Le ciel toujours d'un bleu humain nous regarde ne pouvant se résigner à un paysage de misère.

À présent, cette volonté d'être, hors des routes et des jours sombres où plus rien ne bouge. Frémir d'un grand frémissement : «forêt de Rougeau, de Sénart, de Fontainebleau, le long des bords de Seine, sur les quais de Melun, de Meaux».

Vulaines, musée Stéphane-Mallarmé à la saison où le jardin regorge du parfum des pommes, l'oreille tendue au moindre chant de l'oiseau rare.

Les animaux ne sont pas en plastique jetable. Ils écrivent le hasard, parmi l'herbe verte à jouer leur peau de chagrin. *Dissimulé sous une grande feuille noire, je rampe désormais comme une ronce dans le brouhaha du monde des vivants.*

Ici c'est le silence. Je marche d'un pas décidé, nu sur le chemin, l'horizon maintenant tracé dans la distance qui nous sépare encore. Mon immense jardin éphémère est beau. Je me livre à toi et à ce désir pudique de croquer dans le fruit mûr qui s'offre à moi.

Je ferme les yeux pour ne pas voir la vie qui s'en va inexorablement.

Richard Taillefer





Françoise Ascal

Poésie, récit, nouvelle, journal.

Françoise Ascal vit et travaille dans un village de Seine-et-Marne. Elle est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages. Elle a longtemps animé des ateliers d'art plastique en milieu hospitalier. Elle collabore régulièrement avec des peintres, vidéastes et musiciens.

À travers différentes formes (poèmes, récits, notes de journal, livres d'artistes) ses textes interrogent la matière autobiographique, croisent l'intime et le collectif dans le souci de se confronter, selon les mots de Pavèse, au " métier de vivre".

En janvier 2010, elle a bénéficié d'une résidence de neuf mois au Parc culturel de Rentilly dans le cadre du programme du Conseil Régional d'Ile-de-France.

Elle a été l'invitée de nombreux festivals en France (Voix de la Méditerranée, Les Tombées de la nuit, Musique et Mémoire, etc.) et à l'étranger (Rencontre internationale des Écrivains de Montréal, Festival Mondial de Poésie de Caracas au Venezuela).

Le Carré du ciel, Atelier La Feugraie, 1998. Proses.

Le Sentier des signes, Éditions Arfuyen, 1999. Poésie. Avec douze calligraphies originales de Ghani Alani.

L'Arpentée, Éditions Wigwam, 2003. Poème.

Un automne sur la colline, Éditions Apogée, 2003. Récit par lettres.

La Table de veille, Éditions Apogée, 2004. Journal.

Cendres vives suivi de Le Carré du ciel, Éditions Apogée, 2006. Journal.

Issues, Éditions Apogée, 2006. Nouvelles.

Si seulement, Éditions Calligrammes, 2008. Poésie. Avec huit fusains d'Alexandre Hollan.

Perdre trace, Éditions Tipaza, 2008. Poésie. Avec huit peintures d'Alain Boulet.

Rouge-Rothko, Éditions Apogée, 2008. Petites proses autour de 17 tableaux.

Un rêve de verticalité, Éditions Apogée, 2011. Journal.

Lignées, Édition Enrage & Co, 2012. Poésie. Avec des dessins de Gérard Titus-Carmel. Prix Louis-Guillaume en 2014.

Levée des ombres, Éditions Atelier Baie, 2013. Poésie. Avec des photographies de Philippe Bertin.

Noir-Racine précédé de Le fil de l'oubli, Éditions Al-Manar, 2015. Avec des monotypes de Marie Alloye.

Des voix dans l'obscur, Éditions Enrage & Co, 2015. Poésie. Avec des dessins de Gérard Titus-Carmel.

Un bleu d'octobre, Éditions Apogée, 2016. Journal.

La barque de l'aube (autour de Camille Corot) éditions Arléa, 2018.

Corinne Atlan

Roman, essai, traduction du japonais et du népalais.

Depuis 1990, elle a traduit une quarantaine de romans japonais, dont le prix Fémina étranger 1999 (*Le Bouddha blanc*, H.Tsuji) et de nombreuses œuvres de Haruki Murakami, travail qui lui vaut en 2003 le prix Konishi de la traduction franco-japonaise. Invitée en résidence à la Villa Kujoyama («Villa Médicis» de Kyoto) en 2003, elle y rédige son premier roman, *Le Monastère de l'aube*, fiction historique se déroulant au Japon et dans l'Himalaya (Albin Michel, 2006) réédité chez Picquier Poche en mars 2012. Elle a également publié chez Gallimard, avec Zéno Bianu, deux anthologies de poésie (*Haiku - Anthologie du poème court japonais*, 2002, et *Haiku du XXe siècle*, 2007), ainsi que *Haikus du Temps présent*, de Madoka Mayuzumi, chez Philippe Picquier. Elle a obtenu le prix Zoom Japon 2012 pour la traduction du roman *La prière d'Audubon* d'Isaka Kotaro (éd. Picquier).

Haiku, anthologie du poème court japonais, Poésie/Gallimard, 2002.

En collaboration avec Zéno Bianu.

Entre Deux Mondes, Édition Inventaire/ Invention, 2005. Essai.

Le Monastère de l'aube, Edition Albin Michel, 2006. Roman.

Romans traduits du japonais (liste sélective) :

Haruki Murakami, La fin des temps, Seuil, 1992.

Ryû Murakami, Les bébés de la consigne automatique, Philippe Picquier, 1996.

Yasushi Inoue, Paroi de glace, Stock, 1998.

Hitonari Tsuji, Le Bouddha Blanc, Mercure de France, 1999.

Jiro Asada, Le roman de la Cité Interdite, 2000.

Fumiko Hayashi, Nuages Flottants, Le Rocher, 2005.

Haruki Murakami, Kafka sur le rivage, Belfond, 2006.

Hirano Keiichirô, La dernière Métamorphose, Philippe Picquier, 2007.

Roman traduit du népalais :

Parijat, La fleur bleue du jacaranda, Stock, 1998.

Dominique Cagnard

Poésie.

Formé au mime (Ecole de mime Marcel Marceau) ainsi qu'au théâtre (Conservatoire d'Art dramatique de Lille où il obtient un premier prix), Dominique Cagnard a naturellement toujours considéré la poésie comme devant être lue en public.

Auteur de nombreux recueils et d'anthologies poétiques, il a animé des ateliers de formation à la lecture à haute voix. Il a donné régulièrement des lectures publiques de ses textes. Animateur radio à France-Culture, il a réalisé des interviews de Théodore Monod, Léo Ferré, Philippe Jacottet, etc.

Il anime des lectures poétiques et des ateliers d'écriture en milieu scolaire et carcéral, avec des enfants psychotiques.

Perdre le large, Éditions Cahiers Bleus - Librairie bleue.

Tzigane, je veux être ton papillon, Corps puce, 2012.

Une vache dans ma chambre, Motus, 2008.

Les Pas de la pluie, Éditions Dumerchez, 2005.

Sous la perle des nuages, Éditions Les Adex, 2004.

Le couvent des cordeliers, Éditions Les Adex, 2001.

Le veilleur de toiles, Éditions Les Adex, 2000.

Presque le bonheur, Éditions le Dé Bleu, 1995.

Naturellement, anthologie de poésies, à partir de six ans, Éditions Rue du Monde, 1999.

Premiers poèmes pour toute ma vie, anthologie de poésies, à partir de six ans, Milan Jeunesse, 2003.

Premiers poèmes pour tous les jours, anthologie de poésies, à partir de six ans, Milan Jeunesse, 2004.

Dis-moi un poème qui espère, anthologie de poésies, à partir de six ans, Éditions Rue du Monde, 2004.

Anne Mounic

Poésie, roman, récit, essai, traduction.

Anne Mounic publie poèmes, récits poétiques et ouvrages critiques. Elle a reçu un prix de l'Association des diplômés de l'Université d'Aquitaine pour son œuvre poétique, 2004, ainsi que pour son roman *Voici l'homme aux bottes rouges*, en 2003.

Sa recherche est axée sur les liens entre mythe et poésie, poésie et philosophie. Elle fut maître de conférences en littérature anglaise à Paris 3 Sorbonne nouvelle de septembre 1993 à octobre 2016 après plusieurs années (1978-1993) d'enseignement secondaire ; elle est traductrice et co-rédactrice de la revue en ligne *Temporel*, ainsi que de *Peut-être*. Elle collabore à plusieurs revues, en France et à l'étranger, notamment *Europe*.

Elle fut membre de la Maison des Ecrivains et de la Littérature, et figure dans la poéthèque du printemps des Poètes. Elle expose ses peintures et gravures depuis 1980, en groupe ou individuellement, avec son époux, Guy Braun.

En quelques livres (dernières parutions) :

L'oreille des lendemains, Atelier GuyAnne, 2018.

Une simplicité heureuse, Encre Vives, 2019.

Presque dans une fresque, Carnet de voyage poétique, Italie 2019, suivi de *Patiente insinuation exploratoire*, Poèmes 2018-2019. Atelier GuyAnne, 2020.

Conscience nomade, et le conte pérégrine en invisible farandole, Carnets de voyage narratif et poétique. Atelier GuyAnne, 2019.

La Vérité, suivi de Vive esquivé du rien, utopie de l'étreinte, Feuilles/Beauchesne, 2019.

Poésie et philosophie : Ineffable rigueur. Brill/Rodopi, septembre 2017.

Force, parole, liberté : Rupture tragique ou continuité du récit. Champion, 2018.

Italie du récit, terre de ses métamorphoses. Garnier, 2019.

Considérer la vie comme digne d'être vécue : Marcel Proust à la Recherche du temps perdu. Le Bord de l'Eau, 2019.

Richard Taillefer

Poésie, nouvelle, critique.

Né le 21 avril 1951 à Montmeyan, un petit village du haut Var, au pied des gorges du Verdon. Premières années à Marseille, vit actuellement en Seine-et-Marne.

En 1972, il trouve sa voie, pour trente années, à la SNCF comme conducteur de train au dépôt du Charolais situé à Paris. Retraite en 2001.

Quelques activités syndicales et de 1998 à 2014, trois mandats municipaux à la fonction de «maire adjoint délégué à la culture» dans la ville de Savigny-le-Temple en Seine-et-Marne. En 1981, création d'une association en poésie et d'une revue «Poésimage» qui compte à ce jour 34 numéros.

En juillet 2014, création avec quelques amis, du festival «Montmeyan en PoéVie». 10 livres dans la mouvance de la PoéVie, publiés aux Cahiers Froissart, La Table Rase, Éditions Dédicaces et aux éditions Prem'Edit.

Quelques textes accueillis en revues papier ou sur Internet :

Ombres et lumière, Cahiers Froissart, 1979.

Litanies pour quatre saisons, Cahiers Froissart, 1981.

Au rond-point des falaises, Prix Froissart, 1984.

Corps de papier, La Table rase, 1991.

Jusqu'à ce que tout s'efface, Éditions Dédicaces, 2010.

Des clins de mémoire, Éditions Dédicaces, 2011.

L'éclisse du temps, Éditions Dédicaces, 2013.

PoéVie Blues, Éditions Prem'Edit, 2015.

Ce petit trou d'air au fond de la poche, Prem'Edit, 2017.

On ne s'égare pas dans le sommeil des autres, Z4 éditions, 2018.

Cahiers du Museur, collection à côté. Edition dirigée par Alain Freixe. Texte de Richard Taillefer, dessins de Franck Saïssi. Edition originale limitée à 21 exemplaires.2018





Pierre L'Excellent

Photographe d'architecture et pilote de drone

Photographier l'architecture, c'est exprimer en symbiose deux passions. D'une part, l'amour sans limite pour l'univers bâti qui l'a conduit au diplôme d'architecte. D'autre part, le désir de partager une vision du monde écrite dans la lumière.

Au gré de ses pérégrinations, urbaines, en agence ou dans le royaume des images, il a façonné son regard pour déceler et décrypter les intentions des concepteurs. Ses photographies proposent une interprétation de l'espace, sa géométrie, ses textures, son rapport à la lumière. Elles partent à la recherche des formes, interrogent l'œuvre architecturale en tant que telle, son rapport à l'humain et à son environnement.

Inspiré par le travail de ses pairs, Lucien Hervé et Fernando Guerra en tête, il s'attache à rendre visible à la fois les aspects les plus généraux, comme ceux plus particuliers. Chaque construction, célèbre ou anonyme, a une histoire à raconter. Parfois une vue générale se fera témoin d'une insertion dans un contexte, parfois un détail soulèvera toute l'attention portée à la réalisation. Pour figer, l'espace d'un instant, le portrait et la personnalité d'une œuvre, il faut prendre le temps de l'observer, la parcourir, et d'en saisir la dimension.»

Interventions

01/2017 Conférence à la Société Genevoise de Photographie

01/2017 Membre du jury photo École Urbaine Sciences Po Paris

03/2016 et 03/2017 Exposant sélectionné au Salon Photos de Saint-Didier-au-Mont-d'Or

04/2016 Exposition collective à la galerie Graine de Photographe à Paris

03/2016 Exposition à l'agence CBA Architecture à Rouen

2015-2016 Rédaction blog «Comment faire de belles photos d'architecture ?»

Distinctions

02/2017 Sony World Photo Award | dans les 50 nominés en Architecture sur 105692 photos

04/2016 Graine de photographe | Lauréat catégorie Architecture

02/2016 Sony World Photo Award | dans les 50 nominés en Architecture sur 95541 photos

01/2016 Best-of 2015 Nikon

09/2015 Photo coup de coeur Bougez Malin

Index photographique :

Toutes les photographies sont de Pierre L'Excellent.

RD 215, Champeaux, juin 2016,
Merisier, *Prunus avium*. p. 1

RD 401, Villeneuve-sous-Dammartin, juin 2016,
Erable sycomore, *Acer pseudoplatanus*. p. 4-5

RD 3, Tancrou, juillet 2018,
Erable sycomore, *Acer pseudoplatanus*. p. 6

RD 401 Villeneuve-sous-Dammartin, juin 2016
Erable sycomore, *Acer pseudoplatanus*. p. 11

RD 402, Lumigny-Nesles-Ormeaux, juillet 2016,
Chêne sessile, *Quercus petraea*. p.1 2

Mail des Promeneurs, perpendiculaire à la RD 235, Crécy-la-Chapelle,
juin 2016, Erable sycomore, *Acer pseudoplatanus*. p. 17

RD 934, Crécy-la-Chapelle, juin 2016,
Platane à feuilles d'érable, *Platanus x acerifolia*. p. 18

RD 47, Andrezel, juillet 2016,
Platane à feuilles d'érable, *Platanus x acerifolia*. p. 21

RD 215, Vaux-le-Vicomte (Maincy), juin 2016,
Platane à feuilles d'érable, *Platanus x acerifolia*. p. 22

RD 408, Sivry-Courtry, juillet 2018,
Platane à feuilles d'érable, *Platanus x acerifolia*. p.27

RD 32, Chaumes-en-Brie, juin 2016,
Erable sycomore, *Acer pseudoplatanus*. p. 28

RD 401, Villeneuve-sous-Dammartin, juin 2016
Erable sycomore, *Acer pseudoplatanus*. p. 33

RD 934, Crécy-la-Chapelle, juin 2016,
Platane à feuilles d'érable, *Platanus x acerifolia*. p. 34

RD 231, Pézarches, juin 2016,
Pommier, *Malus sylvestris*. p. 40-41

Département de Seine-et-Marne

Hôtel du Département | CS 50377 | 77010 Melun cedex
01 64 14 77 77 | seine-et-marne.fr     